UNE HISTOIRE BANALE

UN FILM D'**AUDREY ESTROUGO**

MARIE DENARNAUD
MARIE-SOHNA CONDÉ
OUMAR DIAW
RENAUD ASTEGIANI

DAMNED
DISTRIBUTION

SYNOPSIS

Jeune femme de 30 ans, Nathalie a une vie active simple et agréable, travaillant dans le domaine de la santé, sortant souvent entre amis et collègues de boulot. Joyeuse, rêveuse, amoureuse, elle se prépare à emménager bientôt avec son fiancé. Mais un soir, tout va basculer en quelques minutes. Une histoire banale, mais qui laisse des traces.

AUDREY ESTROUGO / SCÉNARISTE ET RÉALISATRICE

LE PROJET DU FILM

Ce film est né à la suite de refus concernant un autre projet de film. Ce qui revient à dire que ce film est né parce que je refuse d'abdiquer et que rien ne pourra m'empêcher de faire et défendre mon cinéma, CE cinéma. Celui qui s'affranchit des contraintes économico-commerciales et qui veut partager une véritable conscience avec les spectateurs, pas uniquement les distraire. C'est un film très réac' en fait, qui conjugue à la fois mes désirs de cinéaste, de femme et de citoyenne. Un film libre et qui fait du bien. En tout cas à moi, il m'a fait beaucoup de bien puisqu'il m'a réconciliée avec le cinéma.

Du coup, on était quelque part fin 2012 et je me suis dit qu'il était hors de question de rester les bras croisés à me prendre des refus sous prétexte que je ne suis pas dans l'air du temps. Autant créer ma propre vague pour surfer dessus. Alors j'ai écrit. Une semaine plus tard, j'ai proposé le texte à Marie qui a dit «oui», et 1 mois plus tard, nous tournions. Je pensais que fabriquer ce film serait plus difficile : pas de moyens techniques, ni financiers… Pas question de faire la charité à droite ou à gauche non plus. Du coup, j'ai appréhendé les choses comme elles se présentaient :

1. J'ai réuni mon équipe de fidèles. Les conditions étaient claires, que du bénévolat. Tous, ou presque, ont répondu présent.

2. J'ai démarché les loueurs pour obtenir le matériel nécessaire, car même si c'est un film fauché, ça reste un film de cinéma. J'ai eu la chance de tomber sur des interlocuteurs de grande intelligence, de grande écoute et profondément amoureux du cinéma, ou en tout cas désireux de faire exister tous les cinémas : TSF, Tapages, PolySon, Studio L'Equipe et La Puce à l'Oreille ont été des partenaires hors pairs, d'une humanité incroyable.

3. Pour nourrir tout ce monde et régler les impératifs, j'ai organisé une cagnotte sur le web.

8000€ et 3 semaines plus tard, le film était dans la boite. Et le plus dur a commencé…

Car, j'insiste, le faire n'a été que du bonheur. Finalement, dans ce flot de contraintes, j'ai trouvé une liberté de création extraordinaire. Nous tournions majoritairement dans mon appartement. Imaginez donc 8 à 10 personnes dans moins de 40m², plus une caméra, plus des projecteurs, plus une comédienne, soit à poil, soit en forte intensité émotionnelle ! Tout le monde venait avec le sourire. La gravité du sujet n'a pas du tout atteint le moral des troupes, bien au contraire et c'est important de le souligner… Après tout ce qu'on a pu entendre sur les techniciens de cinéma et la convention collective. Sans leur générosité et leur passion, ce film n'aurait jamais existé. Nous formions un tout, équipe et acteurs réunis avec pour seule envie : faire ce film et rien d'autre. Quelle osmose.
Une image me restera, celle des fins de journée où dans ma salle de bains (de 4m²), Marie se rhabillait tandis que moi, je nettoyais mes toilettes. En même temps, nous débriefions de notre journée. Voilà c'était aussi simple que ça. Aussi simple que d'emprunter l'appartement d'une de mes meilleures amies et aussi voisine pour déjeuner tous les jours. Aussi simple que de se sentir libre de dire ou faire ce que j'avais envie parce que ce tournage-là, il m'appartenait entièrement. Et aujourd'hui, même si je sais combien le temps m'aura fait défaut par moment, je n'ai aucun regret et je sais qu'en 3 semaines, je suis capable de beaucoup de choses.

UN SUJET TABOU

Là encore, le sujet du film vient des stigmates hérités des refus sur le film précédent. TAULARDES, qui sera donc finalement (et normalement) le film suivant, est un huis clos qui se déroule dans le milieu carcéral féminin. Non pas que j'aime les sujets invendables, mais je suis avant tout persuadée que le cinéma est aussi un art de dénonciation qui peut servir à faire bouger les choses. J'aime être bousculée, j'aime quand un film me renverse. Donc logiquement, je vais vers ce cinéma et, si on excepte la comédie musicale TOI, MOI, LES AUTRES qui était un exercice de style particulier, dès REGARDE MOI, j'ai clairement positionné ma caméra. J'aime l'idée de confronter mes personnages à des milieux hostiles, à créer chez eux une dualité profonde et invisible.

Avec le sujet du viol, j'ai voulu pousser cette idée un peu plus loin. J'ai voulu filmer le mal invisible qui ronge et qui détruit, donner une caisse de résonance à toutes ces fractures sourdes. J'ai aussi eu envie de taper une gueulante, mais avant tout en tant que femme et avec un regard féminin, ce qui est très difficile puisque même nous les femmes, avons l'habitude de nous juger à travers le regard des hommes. Notre manière de penser est aussi influencée par la pensée de l'homme, c'est ainsi que la société est faite. Pour ce faire, j'ai décidé de traiter mon sujet de manière frontale avec sans cesse ce questionnement féminin. Je sais que c'est d'ailleurs ce qui déroute souvent les spectateurs hommes du film qui rejettent une telle froideur ou qui n'ont plus leurs repères habituels auxquels se raccrocher et qui refusent un tel dépouillement de soi de la part du personnage principal.

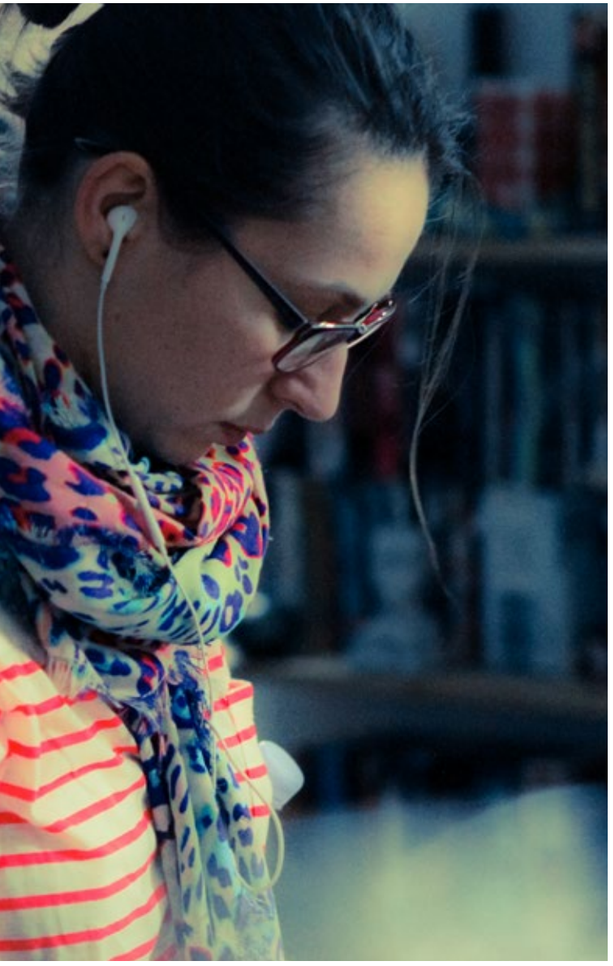
Du coup, si j'ai choisi de parler du viol et de le traiter comme tel, c'est pour parler de la femme, de la place qu'on lui accorde et qu'elle s'accorde. Pour dénoncer un crime qui ne devrait plus exister de nos jours et encore moins en France. Si le viol est tabou, c'est parce que c'est un acte qui repose essentiellement sur la suprématie de l'homme sur la femme, et le reconnaître comme un crime (ce qui n'est toujours pas le cas, puisque c'est un fait qui se juge en correctionnelle et non aux assises !) reviendrait à remettre en question les fondements de notre société. Si ce n'est pas mission impossible, c'est de toute évidence embarrassant. Et comme je n'ai pas envie de me taire sur ce sujet, je dis que ça m'emmerde, je dénonce, à ma façon.

MARIE DENARNAUD

Marie, je l'ai rencontrée lors du casting de TAULARDES. Depuis LES CORPS IMPATIENTS, je la suis. Elle m'intéresse dans ses choix de comédienne, dans sa façon à elle de (re)définir le métier d'actrice, qui correspond à ma vision. Et puis un jour, on s'est rencontrées et on ne s'est plus lâchées. Ça a été immédiat, une évidence. Elle a dans son énergie un truc qui donne tellement envie, en tout cas à moi, ça me fait envie ! Et puis elle sait jouer, elle peut tout jouer, c'est un stradivarius. Avec elle, j'ai appris, beaucoup. Elle m'a appris à être plus exigeante, plus à l'écoute. Elle m'a redonné confiance aussi parce qu'elle est saine et simple, donc très facile à diriger finalement. Avec Marie, on sait qu'on est dans le même bateau et qu'on rame dans le même sens. De fait, on peut tout se dire et pas toujours en bien. Quoiqu'il en soit, pour UNE HISTOIRE BANALE, c'était la partenaire de jeu rêvée, la meilleure alliée possible. Elle ne faisait qu'un avec l'équipe, d'une implication totale. Elle s'amusait à dire «je sais pas ce que je fais, je saute dans le vide et je te fais confiance», son plus beau cadeau.

LE TRAITEMENT DE L'HISTOIRE

Quand on n'a que trois semaines pour préparer et tourner le film, on doit faire des choix, encore plus que lors d'un tournage classique où le temps est un luxe pour réfléchir. Du coup, j'ai décidé que le film serait avant tout l'histoire de cette fille. Que ce soit à l'écriture ou en réalisant, rien d'autre ne m'importait : c'était elle. C'est d'ailleurs ce que je répétais sans cesse à l'équipe caméra sur le plateau : «elle avant tout». Ce qui est complètement en accord avec le sujet qui est un drame personnel qui isole du reste du monde. Au-delà des moyens techniques ou du temps de tournage, il m'a toujours paru important de rester à hauteur du personnage, de ne pas perdre de vue sa souffrance qui est ici notre fil rouge. Il ne faut pas croire que le viol est un acte spectaculaire qui déclenche des envies de meurtre. C'est une pulsion destructrice qui ne fait qu'anéantir sa victime. Or, c'est un fait qui effraie. On ne veut pas voir les autres souffrir et encore moins au cinéma, on ne veut pas savoir que potentiellement on pourrait être cette victime et encore moins quand on vient de payer 10 euros sa place.



Mais c'est une réalité que j'ai décidé de mettre en scène. D'où, parfois, cette sensation de légèreté, cette intériorité, dénuées de sentiment revanchard. La douleur ne fait pas de bruit, mais pourtant elle existe. Elle est, avec Nathalie, le deuxième personnage principal de cette histoire. Après, c'est comme n'importe quel sujet au cinéma, ou on le traite à fond, ou pas du tout. Moi, j'y suis allée à fond, sans me dérober et quitte à faire réagir le spectateur. Et encore, si le film est dur, il n'est en aucun cas glauque.
Et tout en faisant réagir le spectateur, je voulais que tout soit irréprochablement réaliste, sans faire de surenchère ou de pathos. Comme la scène du commissariat par exemple que certaines personnes trouvent invraisemblable, alors que c'est pourtant au plus proche de la réalité, comme pourra en témoigner toute victime. Ou la réaction du petit-ami qui semble expéditive, pas très compréhensive, et pourtant tellement courante en réalité…

LES RAPPORTS HOMMES-FEMMES

Je crois que de manière générale, le rapport qu'entretient le personnage de Marie avec les autres est violent, entre séduction et agression. Parce qu'elle est en train de vivre quelque chose de déstabilisant qui l'amène à rejeter les autres et donc elle-même. Forcément qu'il existe un équilibre dans les rapports hommes-femmes, sinon nous passerions notre temps à nous faire la guerre, mais comme j'ai pu le dire précédemment, c'est la société en général qui est basée sur des convictions masculines et forcément, ça entraîne du conflit. Maintenant, si on me demande mon avis, je pense qu'il y a encore du travail, c'est une réalité de parler des inégalités hommes-femmes, que ce soit dans le milieu du travail, face à la justice, dans la famille… Encore une fois, j'aime plonger mes personnages en milieu hostile, j'aime qu'ils se déconstruisent pour mieux se reconstruire. Cette idée d'enrichissement, cette sensation de voir mon personnage grandir et évoluer, c'est quand même ce qui me fascine le plus.

L'IMAGE

Le choix du 4/3 revient à cette envie de tout focaliser sur mon personnage principal. Le 4/3 est un format excluant car il ne permet pas de faire rentrer plus de 2 personnages entiers dans le cadre. De ce fait, Nathalie se retrouve isolée de l'extérieur, à l'image de son parcours intérieur, ce qui est très difficile à rendre à l'écran, dans un traitement sans artifice ni onirisme, mais uniquement réaliste. Ce n'est absolument pas un choix esthétique et même au départ, Guillaume Schiffman n'était pas convaincu. Mais on se connaît. C'est notre troisième film ensemble, même si cette fois-ci, je ne pensais pas qu'il allait me suivre… Mais c'était ignorer son âme d'aventurier. Lui comme moi, on s'est épanouis dans cette économie. Il avait juste 2 projecteurs à sa disposition, et je ne l'ai jamais trouvé aussi fort. Je ne sais pas si ça se ressent à ce point, mais je sais quel travail il a accompli sur le film et sérieusement, qu'est-ce qu'il est fort ! Quelle intelligence il a ! Pour moi, il incarne le cinéma dans sa forme la plus noble. Il maîtrise son langage comme personne, il est toujours au service du film et jamais dans ses yeux je n'ai senti qu'on faisait un «petit» film. C'est mon binôme de cinéma, mon indispensable. D'autant que cette fois-ci, il ne cadrait pas lui-même et je l'ai senti m'observer, beaucoup plus que d'habitude. Son regard me fait grandir à chaque fois, c'est certain.

LA SCENE FINALE

Le coup du zoom, je l'avais déjà fait dans REGARDE MOI, lorsque le personnage de Julie se rase les cheveux, mais en mouvement inversé. Là, puisque je savais que c'était le plan final et qu'on sortait de 80 minutes d'errements intérieurs, je voulais à tout prix marquer le changement d'état du personnage. Elle se réconcilie avec son corps, ce n'est pas rien pour une femme violée. Ça veut dire qu'elle accepte de vivre toute sa vie avec cette donnée indélébile, elle accepte de vivre à nouveau, même en étant une autre. Bref, c'est le renouveau, sa victoire. Et j'avoue que j'ai pas été très «sport» avec Marie pour le coup : je l'ai volontairement enfermée dans une contrainte technique qu'est le mouvement au zoom et qui nécessite de nombreux réglages et ne pardonne aucun faux pas. Je l'ai entourée de danseuses dont certaines professionnelles, et lui ai demandé de faire une chorégraphie dont elle ignorait tous les pas. Enfin, je ne l'ai pas dirigée et je lui ai juste demandé de ne pas se laisser submergée par le contexte, la danse… Elle avait des indications, mais moins que d'habitude. On était quasiment en fin de tournage, je commençais à bien la connaître et j'étais sûre d'obtenir ce que je voulais de cette manière. Au-delà de Marie, il y a la sensation que j'ai voulu transmettre au spectateur : c'est le seul plan fixe du film. La caméra est soudainement posée, à l'image de ce qui se passe en elle, tout simplement. C'est un moment de paix, de douceur infinie qui vient après ce terrible combat. Avec la musique classique, j'ai voulu appuyer cette sensation de réconfort, de bien être. De plus, c'est un morceau évolutif, qui part du grave pour aller vers l'envol, le beau. Comme une promesse faite au personnage de Nathalie qui passe de l'ombre à la lumière.

FILMOGRAPHIE

2013 UNE HISTOIRE BANALE
2011 TOI, MOI, LES AUTRES
2007 REGARDE-MOI

MARIE DENARNAUD / ACTRICE

LA RENCONTRE

Nous nous sommes rencontrées avec Audrey pour un autre projet TAULARDES, qui a été décalé. Devant cette vacance forcée, Audrey, qui est une énergie en fusion permanente, m'a proposé d'écrire «quelque chose» qu'on tournerait selon mes disponibilités. J'étais alors en tournée au théâtre.
Je m'attendais à un court métrage… Et j'ai reçu UNE HISTOIRE BANALE, un long-métrage écrit en 5 jours. On l'a tourné 2 mois plus tard ! J'avais adoré le premier film d'Audrey, REGARDE MOI, et le scénario de TAULARDES. Elle fait un cinéma brutal, viscéral et très premier degré, dans le bon sens du terme, c'est toujours «droit au but». Ce n'est pas un cinéma militant pour autant, mais un cinéma de photographe. Ses films sont des photographies de la société à un moment précis qu'elle donne à observer. Sans fioriture. La femme est au cœur de son travail, toujours, et forcément en tant qu'outil féminin, l'identification pour moi est très forte, immédiate. La dimension de témoignage, le sens du projet, sont une composante très importante de mon travail. Il y a entre Audrey et moi une évidence d'émetteur-transmetteur.

L'APPROCHE DU SUJET

UNE HISTOIRE BANALE, donc celle du plus grand nombre… 1 femme sur 10 en France, en 2013. L'idée était de raconter 90% des cas. Rien de spectaculaire, un agresseur connu, donc une culpabilité immédiate, une honte et une double peine pour la victime, puisqu'elle va créer le malaise, le trouble, la déchirure d'une communauté en avouant. Donc un tabou, un couvercle posé. Le film est une tentative de lever ce couvercle et d'observer le retour à la lumière, la reconstruction de l'individu. C'est aussi un film sur le bouleversement, sur la lutte, sur la circulation du désir et ses frontières, sur les rapports hommes-femmes dans notre société, comment la sexualité régie nos rapports… et ce que ses dérapages provoquent.
Audrey m'a offert un terrain de jeu rare, puisque le personnage que j'interprète et les émotions qu'il traverse sont le sujet du film, sont le film. Il fallait donc accepter ce principe de chronique et la mise à nu qu'elle implique : l'abandon pur, mais un cadeau pour un acteur !

La rapidité entre l'écriture et le tournage, son inconfort aussi, m'ont permis de ne pas trop réfléchir ni sacraliser la violence du projet, d'être dans un vertige qui m'a aidé à raconter celui du personnage. J'ai lu des choses, des témoignages, parlé à beaucoup de femmes, essayé de cartographier la destruction, le vide et la reconquête. J'aime l'amont parce que ça permet sur le plateau d'être au présent, de s'abandonner, d'oublier tout le travail préparatoire pour n'en garder que la géologie. Audrey prépare les acteurs en faisant des répétitions non pas des scènes du film, mais du quotidien des personnages. Elle travaille toujours avec Duff, qui dirige merveilleusement ces improvisations. Cela crée un passé vécu aux personnages, des couches de sédimentations qui apportent mille détails et donc beaucoup de vie au moment du tournage. C'est encore une fois le désir de chacun pour le projet qui a permis de prendre ce temps de travail qui a été inestimable vu les conditions réelles du tournage.

LE TOURNAGE

L'économie de ce film est unique, dans le sens où elle ne repose que sur la volonté et l'enthousiasme de l'équipe, réduite au strict minimum, qui a accepté le principe de ne pas être payé au moment du tournage ; sur les dons familiaux et amicaux qui ont payé les impondérables ; et sur la générosité de TSF qui a prêté le matériel. Ceci a créé une ambiance unique, une liberté énorme et une proximité que je n'avais jamais connue à ce point entre les intervenants d'un film. Même pas 3 semaines de tournage, les scènes les plus importantes tournées dans 33 m² ! Il y avait un camion, un seul, qui a servi de loge, de cantine, de salle de repos, etc, dans lequel nous nous retrouvions tous. Aucun confort, mais tous dans la même situation, aucun privilège. La hiérarchie n'avait pas le poids habituel, ce qui permettait une communication plus simple, une écoute différente aussi. Il y a eu un mélange précieux entre des techniciens très expérimentés qui suivent Audrey depuis le début, sur qui elle s'appuyait beaucoup, comme Guillaume Schiffman, le chef opérateur, ou Céline Breuil-Japy la scripte, et des plus jeunes très stimulés par les anciens et par les possibilités que leur offrait le film, puisqu'ils as-

sumaient de plus grandes responsabilités et des taches multiples. Plus que jamais, ce fût un film collectif. Quand nous devions refaire une scène qui n'avait pas marché ou prendre plus de temps pour régler un problème, tout le monde se sentait concerné, puisque les gens n'étaient là que par désir de faire CE film et de suivre Audrey. Sans cela le film n'aurait pas existé.

LE PERSONNAGE

Nathalie est une femme forte, sûre d'elle. Elle a une fonction dans la société. Elle vit une histoire d'amour épanouie. Elle est positive, battante… Et puis tout vacille quand elle est agressée. Elle va passer par toutes sortes de phases, la vacuité, la haine de soi, la peur, la haine des autres... Autant de marches vers la réappropriation de son corps et de son être. Le temps d'accepter l'être nouveau que la blessure a fait d'elle, de l'apprivoiser, de le comprendre. La fin du film est en effet un retour à la lumière. En allant au cours de danse, elle réaffirme l'existence de son corps, vivant, au milieu des autres, elle lui rend sa fonction de joie, de plaisir. Elle le ressuscite.

«De tremblements en tremblements, j'avance tout de même.»

FILMOGRAPHIE

2013	UNE HISTOIRE BANALE, d'Audrey Estrougo
2011	OUF, de Yann Coridian
2010	LES ADOPTES, de Mélanie Laurent
2008	GAMINES, d'Eléonore Faucher ESPION(S), de Nicolas Saada
2007	LES LIENS DU SANG, de Jacques Maillot
2006	NOS RETROUVAILLES, de David Oelhoffen
2004	PAPA, de Maurice Barthelemy AKOIBON, d'Edouard Baer
2002	NUIT NOIRE, de Daniel Colas LES CORPS IMPATIENTS, de Xavier Gianolli
2000	CHAOS, de Coline Serreau MA FEMME EST UNE ACTRICE, d'Yvan Attal
1999	T'AIME, de Patrick Sébastien

LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	Audrey Estrougo
Image	Guillaume Schiffman - AFC Julien Malichier
Cadre	Thibault Marsan-Bacheré
Montage	Céline Cloarec
Son	Frédéric de Ravignan Anne Gibourg Caroline Reynaud Emmanuel Croset
Assistante mise en scène	Laure de Butler - AFAR
Scriptes	Céline Breuil Japy Lucie Garnavault
1er assistant caméra	Arslan Terrien
2ème assistant caméra	Johan Michaud
Électricien	Julien Malichier
Renfort son	Zied Mokaddem
Perchman	Fabien Cognet
Assistants montage	Ludovic Talnet Baptiste Courtois
Post-synchronisation	Marion Lorthioir
Bruitage	Judith Guittier
Enregistrements	Hubert Tesseidre
Musique originale	James «BKS» Edjouma
Étalonnage	Christophe Le Mer

LISTE ARTISTIQUE

Marie Denarnaud	Nathalie
Marie-Sohna Condé	Sohna
Oumar Diaw	Wilson
Renaud Astegiani	Damien
Vincent Londez	Calixte
Steve Tran	Steve
Frédéric Duff Barbé	Lieutenant de police

avec la participation amicale de
Naidra Ayadi
Benjamin Siksou
Nicolas Gob
Aurore Broutin
Gladys Gambie

Produit par SIX ONZE FILMS,
en coproduction avec LES CANARDS SAUVAGES

VIOLENCES SEXUELLES

Quelques mots par le Centre National d'Information sur les Droits des Femmes et des Familles

« Le viol, défini par l'article 222-23 du Code pénal comme «tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace ou surprise», est un crime pouvant entraîner une peine allant jusqu'à 15 ans d'emprisonnement. »

Dans notre société marquée par une histoire à forte domination masculine, le viol reste encore frappé d'un puissant tabou. Pendant très longtemps, la parole des victimes de viol a été interdite. Le CNIDFF a souhaité être partenaire du film d'Audrey Estrougo parce qu'il brise le silence.

En effet, elle y décrit extrêmement bien comment le refus de la relation sexuelle par la femme n'est pas entendu, les stratégies mises en place par l'agresseur pour arriver à ses fins, ainsi que les conséquences traumatiques du viol, et leur impact destructeur sur la vie quotidienne des femmes victimes de viol. À travers UNE HISTOIRE BANALE elle décrit le vécu de toutes les femmes victimes de viol.

Rappelons que pour que la honte change de camp, il est nécessaire que chaque femme victime de viol porte plainte.

Le viol, une violence dont les chiffres ne nous révèlent que partiellement l'ampleur :

• 16 % des femmes et 5 % des hommes déclarent avoir subi des rapports sexuels forcés ou des tentatives de rapports forcés au cours de leur vie.

Source : enquête Contexte de la sexualité en France (CSF) réalisée par l'Inserm et l'Ined en 2006, à l'initiative de l'Agence nationale de recherche sur le Sida (ANRS), in Chiffres Clés 2010, l'égalité entre les femmes et les hommes, encadré p. 75.

• Une jeune femme sur 10 de moins de 20 ans déclare avoir subi des attouchements au cours de sa vie et près d'une sur 10 (respectivement 8,9 et 8,4 %) des conversations à caractère pornographique ou des tentatives de rapport forcé.

Source : Bajos N., Bozon M., « Les agressions sexuelles en France : résignation, réprobation, révolte » in Enquête sur la sexualité en France, 2008, Chiffres Clés 2010 , l'égalité entre les femmes et les hommes, tab. 68 p. 77.

• 154 000 femmes de 18 à 75 ans ont déclaré avoir été victimes de viol ou de tentatives de viol sur les deux dernières années (2010-2011).

Source : Enquête « Cadre de vie et sécurité » 2012- INSEE

• Dans 80 % des cas, l'auteur des viols est connu de la victime, ce qui rend difficile le dépôt de plainte par la victime. Seulement. 11 % des victimes portent plainte.

Source : Synthèse rapport annuel ONDRP 2010/Collectif Féministe Contre le Viol et Fédération Solidarité Femmes (gestion des centres d'appel) et Insee-ONDRP, enquête « Cadre de vie et sécurité » de 2010 à 2012.

CNIDFF
Centre national d'information sur les droits des femmes et des familles

UNE HISTOIRE BANALE

UN FILM D'**AUDREY ESTROUGO**

9 AVRIL AU CINÉMA

WWW.UNEHISTOIREBANALE.COM

Distribution
DAMNED DISTRIBUTION
Yohann Cornu
24 rue Louis Blanc - Paris 10
yohann@damneddistribution.com
06 68 82 20 03

Programmation
YANN VIDAL
yannvidal@me.com
0659071670

Relations Presse
GUERRAR AND CO
François Hassan Guerrar
57 rue du Fbg Montmartre - Paris 9
guerrar.contact@gmail.com
01 43 59 48 02

France - Drame - 83 minutes - 2013 - Visa d'exploitation n°137.227